



**MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE,
DE LA JEUNESSE
ET DES SPORTS**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

En français dans le texte

Émission diffusée le 31 octobre 2020

Objet d'étude : Le roman et le récit du Moyen Âge au XXI^e siècle

Parcours : individu, morale et société

Œuvre : Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*

Texte : extrait du tome 4, de « L'on ne peut exprimer... » à « J'y consens, et je vous en prie. »

La Princesse de Clèves, Madame de La Fayette, scène d'amour, scène d'adieu

I. ANALYSE LITTÉRAIRE

Introduction

Quand en 1678 paraît *La Princesse de Clèves*, écrit par Madame de La Fayette, les lecteurs sont enthousiastes. Nombreuses sont les raisons de ce succès, à commencer par l'originalité du livre, qui rompt, par son réalisme et par la finesse de ses analyses psychologiques, avec les romans de son temps. Les lecteurs découvrent ainsi, depuis la conscience même des personnages que nous dévoile la narratrice, la progression du sentiment amoureux du duc de Nemours et de la Princesse de Clèves. L'amour, entre eux, est partagé, mais pourtant impossible. La Princesse, déjà mariée à Monsieur de Clèves qu'elle estime, mais qu'elle n'aime pas, lutte contre la passion qui s'empare d'elle, et refuse de se livrer à une aventure que la morale condamne, mais que la galanterie de la Cour d'Henri II ne désapprouverait pas. La Princesse fait le choix de se montrer fidèle à son époux. Mieux encore, afin d'écarter toute tromperie, elle lui avoue son inclination pour un homme dont elle tait le nom. Fallait-il faire confiance de cette passion à son mari ? Cette sincérité, aussi exceptionnelle que l'est le personnage de la Princesse, étonne les lecteurs et suscite un vif débat dans la revue littéraire du *Mercure Galant*, comme dans les salons à la mode, renouvelant ainsi la tradition de la « question d'amour ».

C'est une autre « question d'amour » qui, à quelques pages de la fin du roman, pourrait agiter le lecteur. Monsieur de Nemours, en effet, par l'intermédiaire du Vidame de Chartres, a fait venir la Princesse à sa rencontre, la forçant ainsi à avoir avec lui un entretien qu'elle lui aurait certainement refusé s'il ne l'avait surprise. À ce stade du roman, Madame de Clèves est libre. Monsieur de Clèves est mort peu de temps auparavant, tué par sa jalousie. « Plus de devoir, plus de vertu qui s'opposassent à ses sentiments, tous les obstacles étaient levés », décrète ainsi la narratrice. Pour la

première fois, la Princesse et le Duc peuvent se parler librement d'un amour que le devoir jusque-là faisait taire. Pour la première fois surtout, le bonheur est à leur portée. Et pourtant, dans l'extrait que vous allez entendre aujourd'hui, pas de happy end. Madame de La Fayette refuse à ses héros la fin heureuse de ceux de *L'Astrée*, roman pastoral d'Honoré d'Urfé au succès exceptionnel et dont elle fut une lectrice passionnée. Dans un « adieu » glaçant, la Princesse va ainsi faire le choix de se refuser au duc et de renoncer à lui pour jamais.

Devait-elle abandonner Nemours alors que tous les obstacles semblaient levés ? Pouvons-nous seulement comprendre le sens de son refus ? De quoi ce renoncement, finalement, est-il le nom ? Écoutons donc la dernière conversation entre la Princesse de Clèves et le Duc de Nemours, pour entrer dans ce débat ouvert par bien des lecteurs avant nous.

Analyse

Clôturant presque le roman, le passage que vous venez d'entendre a pourtant tout d'un commencement. « Pour la première fois », nous dit la narratrice, Monsieur de Nemours et Madame de Clèves « se trouv[ent] seuls et en état de se parler ». Madame de Clèves, qui porte encore le deuil de son époux, n'a pas accepté de bon cœur cet entretien. Sous un prétexte fallacieux, le Vidame de Chartre, grand ami de Nemours, a invité Madame de Clèves, sa parente, à se rendre chez lui. Reçue dans « le grand cabinet » du Vidame, la Princesse, rouge de surprise et d'émotion, voit surgir Nemours par un « escalier dérobé » et ne peut lui échapper. Le Vidame se retire, laissant les deux personnages à ce que la Princesse nomme, dans l'extrait, leur « première conversation », qui pourtant n'en est pas une. Souvent dans le roman, Monsieur de Nemours et Madame de Clèves se sont parlés, même seul à seul. En quoi cette conversation est-elle alors si extraordinaire qu'elle efface, pour la narratrice comme pour les personnages, toutes les autres ? C'est qu'enfin, pour la première fois, Monsieur de Nemours et Madame de Clèves peuvent se parler avec une absolue sincérité de leur amour réciproque. Chacun sait déjà ce que l'autre dissimule, au fond si peu, depuis le début du roman. « Quoique je ne vous aie jamais parlé, je ne saurais croire, Madame, que vous ignoriez ma passion (...) », dit Nemours à la Princesse. Et celle-ci de lui répondre : « Je ne vous dirai point que je n'aie pas vu l'attachement que vous avez eu pour moi ». Les négations redoublées font sentir au lecteur de quels détours l'expression de leur amour a dû jusqu'ici se contenter. Monsieur de Clèves mort, il est maintenant possible pour la Princesse de se passer des chemins sinueux de cette syntaxe et de faire, dans cet extrait, un second aveu, celui de la manière dont l'amour s'est emparé d'elle à la vue du Duc. Cette conversation autorise enfin ce qui pourrait paraître comme un moment d'union : la sincérité, jusqu'ici, ne pouvait se vivre que dans le décalage à l'autre, en voyant sans être vu, comme Nemours qui comprend que la Princesse l'aime en l'espionnant à Coulommiers, ou comme la Princesse, qui ne pouvait dévoiler ses sentiments que dans ses monologues intérieurs. La sincérité frappante de cette conversation élève les deux personnages bien au-delà des jeux mondains et des intrigues galantes de la Cour.

Frappante, cette conversation l'est également par sa dimension théâtrale. L'entrée de Monsieur de Nemours dans le décor du « grand cabinet » marque le début de la plus longue scène du roman, qui s'achève par un « adieu » d'héroïne tragique. Le temps de la lecture rejoint presque le temps de l'action : la narratrice, dont la voix apparaît discrètement dans de brefs résumés, s'efface devant les répliques et les tirades des personnages. Le lecteur, aidé des didascalies qui organisent la scène, vit, aux côtés de Nemours, les espoirs et désespoirs de la passion : au « silence », qui s'impose au début de l'extrait et que Nemours « rompt », succède le dialogue. Madame de Clèves « [veut] s'en aller »,

Nemours la retient. Alors la Princesse s'assoit, elle ne se relèvera que pour sortir, juste après notre extrait. Entre ces deux moments, Nemours, écoutant la Princesse lui dire qu'elle l'aime, connaît une joie sans mesure, que Stendhal comparera dans *De l'Amour à la victoire de Napoléon à Marengo*. À ce bonheur intense succède immédiatement une terrible souffrance : « Car enfin cet aveu n'aura point de suite », dit la Princesse de Clèves. Et de donner alors ses raisons, que Nemours n'entend pas, et qui donnent à penser au lecteur.

Car cette scène, en effet, est celle d'un refus et de ses raisons. Raison morale, tout d'abord, et refus d'un amour qui ne se contenterait pas d'être dit et qu'il faudrait à présent vivre. C'est au nom de son devoir que la Princesse s'oppose à ce passage à l'acte : « Mon devoir (...) me défend de penser jamais à personne, et moins à vous qu'à qui que ce soit au monde, par des raisons qui vous sont inconnues », dit-elle à Nemours qui sait très bien, en réalité, de quoi elle parle. Madame de Clèves accuse Nemours de la mort de Monsieur de Clèves, à qui le rapport incomplet d'un gentilhomme qu'il avait envoyé pour les espionner avait fait croire que la relation entre sa femme et son amant était consommée. L'argumentation est excessive, mais rigoureuse. Aux prémisses de son raisonnement, Madame de Clèves considère que la conduite de Nemours a coûté la vie à Monsieur de Clèves « comme [s'il la lui avait] ôtée de [ses] propres mains ». Or, dit-elle, elle ne pourrait que renoncer à lui, si cela s'était passé ainsi. Fondé sur des hypothèses, ce raisonnement n'en conduit pas moins Madame de Clèves à affirmer sa volonté d'abandonner Nemours. Comment ne pas sentir l'excès du raccourci emprunté par la Princesse, qui fait du Duc un assassin ? Anticipant la réaction de Nemours, et sans doute celle du lecteur, la Princesse rappelle que la morale du « monde » n'est pas la sienne : « Je sais bien que ce n'est pas la même chose à l'égard du monde ; mais, au mien, il n'y a aucune différence, puisque je sais que c'est par vous qu'il est mort, et que c'est à cause de moi ». Ici encore, comme plus haut dans le roman lors de l'aveu à Monsieur de Clèves, la Princesse se distingue de la conduite commune par sa hauteur morale : peu importe le jugement de la Cour, Madame de Clèves ne s'inquiète pas d'une superficielle réputation. Elle s'est profondément approprié les valeurs d'une morale aristocratique diffusée par sa mère, Madame de Chartres, et, comme celle-ci l'avait espéré juste avant sa mort, elle ne craint pas « de prendre des partis trop rudes et trop difficiles » pour s'y conformer.

Mais cette morale n'est-elle pas, au fond, un prétexte ? C'est ce que veut croire le duc de Nemours. Balayant brutalement les arguments de la Princesse qui « ne sont point de véritables raisons », il dit de sa pensée qu'elle est « vaine et sans fondement ». Dans une image saisissante, Nemours invoque le « fantôme de devoir » derrière lequel se dissimule le souvenir de Monsieur de Clèves, reléguant les arguments de Madame de Clèves à une irrationnelle défense. Comment ne pas entendre, en la voix de Nemours, une voix de la raison contre « les raisons » de la Princesse ? D'autant que le lecteur sait que Madame de Clèves a pu parfois s'arranger avec cette morale, qu'elle convoque ici devant le Duc, en mentant pour dissimuler la lettre perdue par le Vidame de Chartres ou en cachant le nom de l'auteur du vol de son portrait... La morale ne serait-elle donc pas ici, pour la Princesse, comme un dernier rempart pour ne pas livrer les raisons plus profondes de son refus ? Quand le rempart tombe, c'est une autre Madame de Clèves qui se découvre alors à nous dans une seconde partie du texte. Acceptant un instant de se contredire et d'alléger le poids de sa conscience, avant de revenir plus loin sur ses propos, elle déclare à Nemours : « Je sais que vous êtes libre, que je le suis, et que les choses sont d'une sorte que le public n'aurait peut-être pas sujet de vous blâmer, ni moi non plus, quand nous nous engagerions ensemble pour jamais ». Son devoir, avoue-t-elle « ne subsiste que dans [son] imagination ».

Quand tous les faux-semblants ont disparu, que reste-t-il des raisons de la Princesse pour dire adieu à Nemours ?

Peut-être cet adieu est-il le signe d'une lucidité absolue et unique sur la passion amoureuse. L'éducation donnée par Madame de Chartres avait mis en garde la Princesse, avait commencé à l'éclairer : « Madame de Chartres faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour, elle lui montrait ce qu'il a d'agréable pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux ; elle lui contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité (...) ». Des leçons de sa mère, de son expérience de la Cour, Madame de Clèves a compris que la passion amoureuse n'était pas éternelle. Nemours lui-même, comme elle le rappelle dans notre extrait « [a] déjà eu plusieurs passions » et en aura sans doute encore. La lucidité de Madame de Clèves lui fait sentir que, comme dans l'amour interdit du roman courtois, c'est l'obstacle lui-même qui renforce la passion amoureuse. Toutefois, l'impossible assouvissement des désirs, qui maintient la passion, la conduit au renoncement. L'on considère souvent qu'affleure dans ce pessimisme l'influence janséniste du temps de l'auteur de notre roman : ainsi la Princesse de Clèves pourrait-elle ici dire avec Pascal qu'en amour comme en tout, « on aime mieux la chasse que la prise », ou avec La Rochefoucauld, grand ami de Madame de La Fayette, que « pour avoir ce que nous avons souhaité, nous ne laissons pas de souhaiter encore. Nous nous accoutumons à tout ce qui est à nous ; (...) la joie n'est plus vive, on en cherche ailleurs que dans ce qu'on a tant désiré ». C'est que les Hommes, plus que tout, cherchent le divertissement et craignent le repos et l'ennui, qui les obligeraient à regarder en eux. Ainsi Nemours a-t-il certainement raison de rappeler à Madame de Clèves, par deux fois dans notre extrait, qu'il n'y a d'autre obstacle à cet amour qu'elle-même : paradoxalement, pour Madame de Clèves, fuir l'amour, s'y refuser, c'est tenter de le conserver.

Fuir l'amour, c'est aussi, pour Madame de Clèves, essayer de se soustraire aux ravages d'une passion qui ôte toute maîtrise de soi. Nous pourrions entendre, dans cet extrait, un écho à la Phèdre de Racine, écrite un an avant la parution de notre roman. « C'est Vénus tout entière à sa proie attachée », disait Phèdre en parlant de sa passion insensée pour son beau-fils Hippolyte. Très loin de cette folie, Madame de Clèves déclare : « (...) les passions peuvent me conduire ; mais elles ne sauraient m'aveugler ». Tout au long de cet extrait, le lecteur assiste bien à un combat contre la passion, dont Madame de Clèves paraît déjà presque victorieuse. Non qu'elle ne ressente rien. Mais la sincérité du cœur ne doit pas pour autant permettre celle du corps. C'est « sa conduite » que la Princesse tente de maîtriser. La description des mouvements de Madame de Clèves, si mesurés, se distingue de la description de l'agitation de Monsieur de Nemours. C'est avec des yeux « pleins de douceur » que la Princesse regarde l'homme qu'elle aime. Tandis que Monsieur de Nemours « s'abandonn[e] à tous les divers mouvements dont il est agité », emporté par « une passion dont il n'est plus le maître », qu'il se jette à ses pieds, qu'il pleure, qu'il tente d'ébranler la forteresse de raison que lui oppose la Princesse, celle-ci, fermement assise, grandiose, semble déjà l'observer de loin. Monsieur de Nemours « [fait] voir » sa passion ; Madame de Clèves l'efface, comme la narratrice l'atténue dans une litote touchante : devant les efforts démonstratifs de Nemours, le cœur de Mme de Clèves, nous dit-elle, « n'était pas insensible ». Cette contenance, cette maîtrise de soi, sonne comme une mort au monde et préfigure le « repos » auquel la Princesse aspire, donnant à la fin de ce roman une portée religieuse certaine. Affranchie de la passion, affranchie du monde, la Princesse semble imposer sa liberté, une liberté presque surhumaine, dans son dernier « adieu ».

Madame de Clèves, en refusant Nemours, ne ferait-elle pas alors la preuve d'une inquiétante démesure ? Car, ce que craint avant tout la Princesse, c'est que l'amour de Nemours ne soit pas à la hauteur de l'idéal qui est le sien. L'amour de Nemours, elle le sait, est périssable, comme tout est périssable : c'est le malheur de la condition humaine. « Dois-je espérer un miracle en ma faveur et puis-je me mettre en état de voir certainement finir cette passion dont je ferais toute ma félicité ? », dit Madame de Clèves. Nemours l'aime, il ne l'aimera plus. Nemours a aimé avant elle, il aimera certainement après. Ce que Madame de Clèves refuse, c'est l'amour humain, imparfait, instable, pour se tourner vers un amour éternel et parfait, celui de Dieu. Mais un être humain peut-il véritablement prétendre à une telle élévation ? La manière abrupte dont se termine le roman, résumant en peu de pages la sainteté de Madame de Clèves après notre longue scène d'adieu, peut en faire douter. Derrière la narratrice, Madame de La Fayette semble proposer cette lecture sans trop y croire elle-même.

Ne laisse-t-elle pas plutôt résonner, depuis notre extrait jusqu'à la fin du roman, la voix humaine, trop humaine, d'une femme amoureuse qui craint la souffrance inhérente à l'amour et qui s'en protège, en se refusant à le vivre ? Quand la Princesse ouvre son cœur, c'est pour livrer son angoisse de connaître les déchirements de la jalousie, dont elle a déjà fait l'expérience auparavant. Quand elle évoque ce sentiment, sa maîtrise d'elle-même semble faiblir, laissant place à des interrogations nombreuses, fébriles, qui valent bien les « agitations » de Nemours. N'est-ce pas la voix de la Princesse, que l'on entend encore, comme un écho lointain, dans celle de la romantique Camille, personnage de Musset, qui, dans *On ne badine pas avec l'amour*, reproche à Perdican qu'elle aime, d'être « courbé près [d'elle] avec des genoux qui se sont usés sur les tapis de [ses] maîtresse » et de n'en savoir plus le nom ? Camille, comme Madame de Clèves, veut se protéger de l'amour terrestre en entrant en religion. Elle y renonce finalement parce que Perdican a su lui répondre ce que Nemours ne sait dire : « On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux ; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit : j'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé ». En disant « adieu » à Nemours, Madame de Clèves aura trouvé le repos, mais aura-t-elle vécu ?

Ainsi, si Madame de Clèves fuit la passion, c'est pour échapper au malheur. Si Monsieur de Nemours veut convaincre la Princesse d'être à lui, c'est pour accéder au bonheur. Cette scène, qui devait enfin réunir les amants, les sépare plus que jamais. Madame de La Fayette a le mérite de ne pas épuiser, dans ce livre qui a été considéré comme le premier roman d'analyse, les explications de cette impossible entente et de laisser au lecteur le soin d'y trouver ce qu'il cherche.

II. PROPOSITION DE QUESTION DE GRAMMAIRE

L'interrogation

1. Choix de la notion grammaticale analysée pour enrichir l'analyse du texte

Le passage constitue la première et unique scène du roman qui met en présence les deux amants seuls et libres de dialoguer sans aucune médiation. La rencontre, toutefois, a été forcée par Monsieur de Nemours, et le premier enjeu pour lui est bien de parvenir à nouer le dialogue avec celle qu'il aime, qui le fuyait jusque-là. Rien d'étonnant à ce que la première phrase prononcée soit de type interrogatif : interroger Madame de Clèves, pour le duc de Nemours, c'est solliciter une réponse, susciter une réaction, donc s'assurer que le contact s'établisse.

Chaque réplique ou presque dans le texte comporte ensuite une phrase de type interrogatif, c'est-à-dire une interrogation directe, ce que l'on peut ainsi mettre en relation avec les enjeux décisifs de l'échange : il s'agit de tisser à tout prix un lien avec l'autre, de comprendre ses raisons ; et pour Nemours, de maintenir l'amour partagé dans le champ du possible.

On précise que si la forte présence de la ponctuation expressive attire l'attention sur le caractère passionné du dialogue, le lecteur du XVIIe siècle ne disposait pas nécessairement des mêmes signes : la ponctuation alors était considérée comme une préoccupation des imprimeurs plus que des auteurs, et n'était pas fixée dans le manuscrit du roman. Dans le passage, il est intéressant de noter bien des cas où l'on peut hésiter entre la forme exclamative et l'interrogation, tournures expressives qui témoignent de l'implication émotionnelle des personnages.

2. Rappels sur l'interrogation

- On distingue l'interrogation directe – lorsque la phrase est de type interrogatif – de l'interrogation indirecte – dans les constructions interrogatives en proposition subordonnée. Dans le passage, où le récit laisse place au dialogue, on trouve sans surprise davantage d'interrogations directes.

Le Duc de Nemours a recours toutefois à l'interrogation indirecte dans la phrase suivante :

« Souvenez-vous si j'ai abusé de ce que j'ai entendu, si mes espérances en ont augmenté et si j'ai eu plus de hardiesse à vous parler. » Ici, l'on identifie trois propositions subordonnées interrogatives indirectes totales, ce sont des complétives, COD du verbe « souvenez-vous ». La conjonction de subordination « si » est un pur outil grammatical qui sert à inclure la subordonnée dans la principale.

Le verbe introducteur « Souvenez-vous » est étonnant – on rencontre plus souvent le verbe « demander » ou « se demander » avant une proposition interrogative indirecte. Mais l'impératif ici indique la valeur pragmatique de l'interrogation : il est manifeste qu'interroger dans ce cas ne signifie pas chercher à s'informer, mais enjoindre, supplier. Le rythme ternaire renforce l'effet visé par Monsieur de Nemours : agir sur son interlocutrice, la rallier à sa cause.

- On distingue en outre l'interrogation totale et l'interrogation partielle. La première est dite totale parce qu'elle porte sur l'ensemble de la phrase (la réponse attendue est oui, si, ou non), comme dans « Croyez-vous le pouvoir, Madame ? ». L'interrogation partielle porte sur l'un des constituants de la phrase (la réponse par oui ou non est impossible). Par exemple, l'interrogation porte sur le COD dans « Que pouvez-vous craindre qui me flatte trop, après ce que vous venez de me dire ? » (avec le pronom interrogatif « que ») ou « Quel fantôme de devoir opposez-vous à mon bonheur ? » (avec le déterminant interrogatif « quel »). Elle porte sur le groupe circonstanciel dans « Comment avez-vous pu découvrir [...] que j'aie avoué quelque chose à M. de Clèves ? » (avec l'adverbe interrogatif comment).

- La valeur fondamentale du type de phrase interrogatif est la demande d'informations, mais souvent, en contexte, l'interrogation prend une autre valeur. Il peut s'agir d'une valeur injonctive comme dans « Pardonnerez-vous à Monsieur de Chartres ... ? » qui dans le texte peut être entendu comme « Veuillez pardonner à Monsieur de Chartres » ; cela peut aussi être une valeur d'affirmation, comme dans la question rhétorique : « Croyez-vous que je n'expire pas à vos pieds de joie et de transport ? », énoncé ajoutant de l'emphase à l'affirmation – déjà hyperbolique : « j'expire à vos pieds de joie et de transport. »

3. Analyse des interrogations au fil du texte : du désir de tisser un lien à l'impossibilité de répondre aux attentes de l'autre.

Une analyse de la pragmatique de l'interrogation dans le texte met au jour le caractère déceptif du dialogue des deux amants : tout se passe comme si aucun des deux interlocuteurs ne saisisait jamais la visée précise des interrogations de l'autre.

Par exemple, on l'a vu, la première question de Monsieur de Nemours, « Pardonnerez-vous à Monsieur de Chartres... » constitue manifestement un effort pour se concilier la bienveillance de Madame de Clèves, pour obtenir d'elle un assentiment à cette rencontre – le Vidame est encore un prétexte. Madame de Clèves devrait entendre : « Me pardonnez-vous ? » et répondre par l'affirmative. Cette entrée en matière permet certes de commencer le dialogue, elle n'en est pas moins un échec : Madame de Clèves adresse un reproche détourné à Nemours : « Je ne lui dois pas pardonner... ».

De la même manière, les premiers mots de Madame de Clèves sont prononcés dans une interrogation : « Mais qu'espérez-vous, lui dit-elle, de la complaisance que vous me demandez ? » Ici, l'interrogation a valeur d'affirmation : « Vous n'avez rien à espérer en obtenant que nous parlions ». Avec cette question rhétorique, Madame de Clèves évoque déjà l'impossibilité d'un amour dont elle ne doute plus. Mais Monsieur de Nemours n'en est pas là : il ne répond pas sur ce point crucial, il cherche encore à obtenir l'assurance qu'elle l'aime et qu'elle sait qu'il l'aime : « Et y en a-t-il d'autre que d'être aimé de vous ? » Le jeu des questions, ici, montre le décalage entre les deux amants et leur perception des enjeux du dialogue.

Le décalage et l'incompréhension apparaissent encore lorsque Madame de Clèves, émue, livre à Monsieur de Nemours une source d'inquiétude qu'il ne semble pas mesurer : « Mais les hommes conservent-ils de la passion dans ces engagements éternels ? Dois-je espérer un miracle en ma faveur et puis-je me mettre en état de voir certainement finir cette passion dont je ferais toute ma félicité ? » L'on pourrait entendre ces inquiétudes comme trois nouvelles questions rhétoriques : « les hommes sont inconstants, et prendre le risque d'aimer, c'est prendre le risque de souffrir ». À moins qu'ici précisément des serments de Monsieur de Nemours ne soient attendus ? Le lecteur ne saura pas s'ils auraient eu le pouvoir d'infléchir la décision de Madame de Clèves, car l'amant, piqué par l'accusation d'inconstance – et la comparaison avec le défunt mari – répond en formulant un reproche, et ne reprend pas le dessus dans le dialogue pour répondre réellement aux questions de Madame de Clèves.

Cette incapacité à répondre aux attentes de l'autre semble conduire à la dernière interrogation du texte : « Pourquoi la destinée nous sépare-t-elle par un obstacle si invincible ? » L'interrogation directe, partielle, qui porte sur le groupe circonstanciel, est introduite par l'adverbe « pourquoi ».

L'interrogation n'appelle évidemment pas de réponse, le terme « fatalité » excluant toute autre solution au « pourquoi ». Elle vaut comme la déploration d'un malheur et l'expression tragique de la souffrance amoureuse, unique et ultime concession de Madame de Clèves au discours amoureux.